

MEDITATION 3^e Dimanche de Carême. Communauté Saint Luc : Samedi 27 Février 16.

Textes : Exode : Le buisson ardent.

Ps 102 Prière dans le malheur : Ps de pénitence

Epître aux Corinthiens 10,1-6,10-12

Evangile selon St Luc 13(1-9) Invitations providentielles à la pénitence.

Dans une première lecture, les textes me sont apparus disparates. A la réflexion je me suis dit que nous étions, toutes les personnes ici rassemblées disparates et que notre unité de communauté se réalisait dans la prière, cela m'a encouragé à poursuivre.

Dans ce texte de l'Evangile, Jésus nous appelle à méditer sur une possible mort soudaine, imprévisible. Cet appel dans le contexte actuel est-il anachronique ?

Jésus parle d'un massacre, nous parlerions aujourd'hui d'attentat, il parle d'un événement accidentel, nous renvoyant aux faits divers tragiques qui remplissent les journaux et qui nous habituent à des comptes macabres : Dix morts, dans un accident de la route, deux morts sur un chantier...

Nous pouvons admettre ceci : C'est de l'ordre du possible que la mort survienne brutalement, sans prévenir. Eliot Pattison, un écrivain disait qu'il n'y avait rien de plus effrayant, que de se trouver confronté à sa propre mort d'une façon inattendue.

Ici, dans ce temps de Carême alors que nous ne sommes pas aux prises avec cette terreur que peut bien nous apporter ce thème ?

Que peut bien nous dévoiler à nous-mêmes d'associer ces termes, Carême, pénitence, et qui dit pénitence sous-entend faute, péché, avec en arrière fond cette modalité de la mort ? Reprenons ces termes :

Carême ; le temps de Carême est un temps liturgique, c'est dire que pour nous, chrétiens, il s'inscrit dans un temps de tradition, mais il est aussi un temps actuel, le temps que nous vivons présentement.

Pour ma part, je pratique Carême, car il m'a été transmis par mon père, catholique pratiquant. C'est même une des choses qu'il m'a laissé en héritage : enfant j'aimais particulièrement mon père lorsque je le voyais revenir du chantier après 16h à 18h de travail et que de retour à la maison, il remplaçait la bouteille de vin ou d'alcool par la théière. Je savais alors que concrètement, nous rentrions en Carême. Dans la dernière période de sa vie mon père a abandonné toute pratique religieuse, il n'a plus suivi le Carême, il s'est enfoncé dans le désespoir, l'alcool et il est mort. Je me demande s'il avait pu poursuivre son Carême traditionnel, aurait-il pu échapper à la tentation du désespoir ?

Car ce Carême est un rail , un ancrage, à la fois dans la tradition chrétienne et la vie quotidienne qui par la pratique de la pénitence, vécue, comme recueillement, retrait, retour sur soi avec prise en compte de notre ombre, constitue une marche symbolique dans le désert de 40 jours. Ce cheminement doit creuser en nous la faim du pain de vie, la soif de l'espérance.

Mais ne brûlons pas les étapes ! Nous voici donc retirés dans ce désert symbolique à méditer sur une mort soudaine et imprévisible.

Si cela nous arrivait que pourrions nous faire d'autre que de crier comme le psalmiste ?

« Yahwé, entends ma prière, que mon cri vienne jusqu'à toi... » de supplier : *« ne cache pas loin de moi ta face au jour où l'angoisse me tient... »* ?

A ce moment, rien de ce que nous posséderons ne pourra nous servir, rien de tout ce que nous aurons construit ne pourra s'élever en barrage au cataclysme. Pour chacun d'entre nous se profilera ce que Jacques Derrida formule ainsi *« A chaque fois la fin du monde, A chaque fois la fin de notre monde. »*

Mais au jour d'aujourd'hui où nous méditons, où nous sommes rassemblés dans un temps liturgique, cette méditation, nous permet-elle d'anticiper un dépouillement, de revenir à l'essentiel : que nous reste-t-il dans ce moment : Etre en vie, (car tant que nous ne sommes pas mort nous sommes encore en vie) n'avoir plus que le nom de Dieu.

Ainsi cet exercice de pensée prend-il la forme d'une ascèse, ne vivre qu'avec le nom de Dieu, et même d'une fraternité : nous envisageons pour nous, ce qui se révèle être pour de très nombreuses personnes, plus qu'une hypothèse, une certitude. Combien de personnes vivent actuellement sous les bombes, à la merci d'attentats meurtriers, il suffit de citer quelques noms de villes, Kaboul, Bagdad, Damas En nous mettant à la place d'autrui, même de façon abstraite nous ressentons à cette évocation la frayeur, et la prière surgit en nous *« à force de crier ma plainte, ma peau s'est collée à mes os »*, *« incline vers moi ton oreille, au jour où je t'appelle , vite, réponds-moi »*, entendons-nous la Parole en provenance du Buisson ardent, *« C'est moi le dieu de ton père, le dieu d'Abraham, le Dieu d'Isaac et de Jacob »* ?

Il nous reste à s'arrêter sur la faute, le péché. La parole de Jésus nous évite de nous égarer dans les chemins d'une culpabilité sommaire, la mort soudaine serait le prix du péché ?

S'il nous faut faire pénitence c'est plutôt pour nous alléger, nous dépouiller être prêts à partir, pouvoir se présenter à Dieu avec le cœur en paix, ne pas avoir trop de regrets ni de contentieux à traîner. Pourrions-nous partir en disant *« Me voici Seigneur, j'ai fait ce que j'ai pu, j'ai accompli ma vocation,*

j'ai souvent péché mais j'ai aussi essayé de réfléchir et de m'extirper du mal, celui que j'ai subis, celui que j'ai pratiqué! ».

Je n'épuiserais pas dans cette brève méditation une réflexion sur le mal, mais le mois dernier j'ai écouté une conférence sur le sort des femmes en Afghanistan, qui a été pour moi l'occasion de renouveler mon interrogation sur le mal que je peux pratiquer.

L'intervenante argumentait la thèse suivante : Depuis l'intervention des organismes humanitaires en Afghanistan ; la condition des femmes afghanes s'était aggravée, objectivement, elles avaient moins accès aux soins, et à l'éducation.

J'ai toujours œuvré dans des ONG avec la conviction que j'agissais pour le Bien, que je participais à une œuvre collective bénéfique et voilà que « patatras », pas du tout ! Ce fameux bien se révèle un mal dont le moins qu'on puisse dire c'est que ces femmes afghanes n'en ont pas besoin, tant leur sort est dur voire tragique.

Régis Debray a cette formule « *le plus dur dans la vie c'est d'assumer les conséquences de ses actes* », ou pour le dire autrement, nous avons tellement la conviction à priori que nous, parlons, agissons pour le bien que nous ne prenons pas la peine d'envisager les conséquences négatives de nos paroles et de nos actions.

Aussi, pour que ce temps de Carême soit un temps d'éveil, de vigilance, un temps de culpabilité constructive je proposerais de formuler autrement le commandement de l'amour, au lieu de :

« Aimons-nous les uns les autres » je vous proposerais une formule concrète « Essayons de ne pas nuire à autrui ».

Je vous remercie de m'avoir donné la possibilité de ce temps de partage.

Christiane Giraud